

# Lacan Quotidien



N° 852 – Mardi 12 novembre 2019 – 17 h 25 [GMT + 1] – [lacanquotidien.fr](http://lacanquotidien.fr)



## Voix de faits

EN AVANT

**L'heure d'Adèle H\*, ce matin sur *Médiapart***

**(In)actualité brûlante, la chronique de Nathalie Georges-Lambrichs**

**Un banquet, des femmes, des barils et le Coran par Luc Garcia**

## L'heure d'Adèle H\*, ce matin sur *Médiapart*

### (In)actualité brûlante, la chronique de Nathalie Georges-Lambrichs

Il y a ce qu'elle dit, comme elle le dit, mais aussi autre chose ; il y a une voix. Adèle Haenel s'exprime dans la langue de ses pairs, elle se montre à l'écran, et simplement le crève, se faisant entendre, forçant une de ces voies qu'Alain Jouffroy a dites « de fin silence », pour dire qu'elle a été captive, victime, aliénée à la parole et aux gestes d'un homme de trois fois son âge, sous emprise et qu'elle est restée seule avec ça, chaque semaine, pendant trois années cruciales de sa grande enfance et de sa puberté. Au terme d'une enquête conduite par Marine Turchi avec son assentiment, elle revient sur ses pas, orientée, bien droite, grands yeux ouverts droits devant soi, attentive à ce qui lui revient de ses paroles, à l'écoute de son corps, contenant son émotion et ses nerfs à fleur de peau.

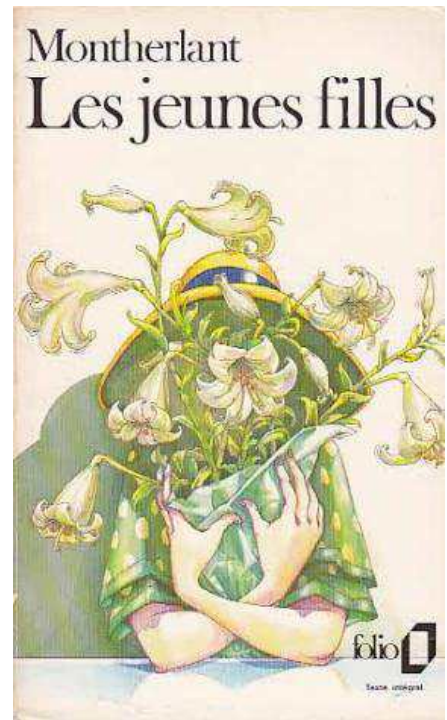


Elle dit et de là se déposent ce que l'on nomme des faits, car il n'y a de faits que de dits. Ces faits constitués, étayés sur de nombreux témoignages signés, seront livrés au commentaire, au colportage, immanquablement déformés, Adèle Haenel ne l'ignore pas, mais elle a pris le risque de dire publiquement plutôt que de taire ou de réserver sa parole au cercle privé, en dépit des conseils, recommandations, intimidations, chacun sachant qu'opposer la parole au silence n'est pas sans péril : entre la parole et l'écrit, un gond sourd : le mot qui fait *motus*, articulant deux modes irréductibles qui se déclinent en nombreux genres et manières.

Adèle H\* a choisi de percer ce qu'elle appelle l'*omerta* du monde du cinéma ou du spectacle. Elle a fait fond sur la parole, mise sur sa contagion, offre la protection de sa puissance à d'autres comme une source où puiser le courage de dire aussi.

Adèle H\*, tiens ! C'est en écrivant son nom que je l'entends, le nom de cette autre fille, la cadette du grand écrivain dont Truffaut fit un film, celle qui n'est pas morte noyée, mais s'est abîmée dans les tourbillons de la folie.

Écoutant Adèle Haenel ce matin et la regardant, j'ai revu des scènes de ma vie. Le petit interne entré dans ma chambre de récente opérée de l'appendicite à dix-sept ans au milieu de la nuit, une main sous mes draps et ma main dans son autre main qui la tirait vers son sexe, le visage cramoisi d'un gynécologue prêt à me violer un peu plus tard dans son cabinet. En ce temps-là, je ne pouvais que mettre ces actes au compte de ce qu'on appelait ma beauté, autant dire un linceul à l'abri duquel je restais invisible. À la même époque, la voix de ma mère évoquait le regard jeté sur moi par Balthus quand j'avais huit ans : « Ses yeux brillaient comme des escarboucles, je me suis dit : "mon vieux, tu ne la reverras jamais avant qu'elle ait dix-huit ans", tu comprends, à dix-huit ans, il ne te regarderait même plus. » Ma mère de lettres, digne épouse de cet homme, mon père, qui me serra d'un peu près quand ces dix-huit ans je les eus, et comme je m'écartais s'excusa de ne pas m'avoir reconnue, avait plus d'une tournure de phrase dans son encrier. Elle avait aussi des principes qui, dans le milieu littéraire où le talent valait excuse, étaient assez mal portés, et me vantait la chance que j'avais eue de n'avoir pas vu dans mon âge tendre mon père « courir à quatre pattes derrière [m]a mère nue pour faire son portrait ». Pourtant, je me souviens aussi de l'accueil fait à *Lolita*, « un chef d'œuvre », de *La Motocyclette* de Mandiargues et de sa *Porte dévergondée*, et de l'arrivée clandestine, un soir, dans des caisses luxueuses et matelassées, des érotiques publiés par Tchou, reliés en satin rose et velours noir, ainsi que du Sade complet de Pauvert dans lequel je désappris de lire longtemps. Je n'ai pas oublié non plus des visages et des noms que je tais, d'hommes morts aujourd'hui, alors reçus par mes parents, connus pour leurs actes pédophiles protégés et absous, à charge pour leurs œuvres de les racheter. À moi, ayant reçu *Le Mur* de Sartre pour mes treize ans, de trouver seule *Les jeunes filles* de Montherlant.

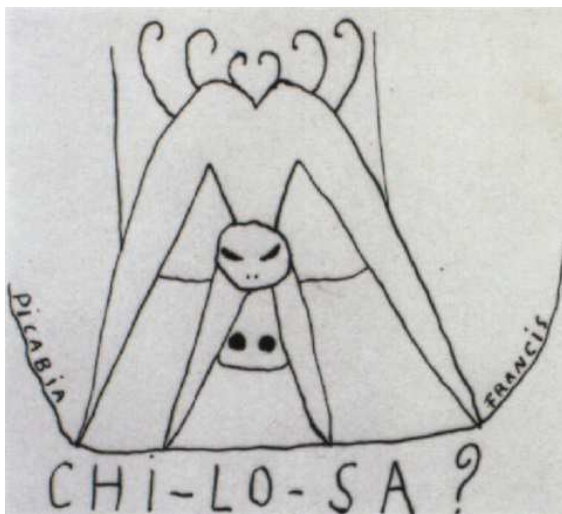


Adèle H a terminé son témoignage par une lettre au père, lettre d'amour, comme l'est toute lettre s'adressât-elle à l'administration, ainsi que le proféra Pierre Legendre, auteur de *L'Amour du censeur* publié dans la toute nouvelle collection « Le Champ freudien » du Seuil, invité par Lacan à intervenir aux Journées de l'École freudienne de Paris en 1978. Et autour de cette lettre qu'Adèle Haenel lut pour conclure son entretien avec Edwy Plenel et Marine Turchi, il me sembla que s'épaississait le silence de la mère, le silence de chaque mère, cette femme dont parle (pardon, écrit) si bien Pascal Quignard, dans ses *Performances de ténèbres* notamment.

Adèle Haenel, qui se dit femme et désireuse de manifester avec d'autres femmes pour briser la loi du silence, a entrepris de faire que se parlent des hommes et des femmes, ces êtres, ces *trumains* prêts et prompts à s'entredévorer, plus féroces qu'aucun animal. J'entends gronder le silence des mères, je me rappelle ce dit de Lacan, qu'Alain Merlet a su situer à la page 530 du Séminaire VI, *Le Désir et son interprétation* : « s'il y a moins de perversions chez les femmes que chez les hommes, c'est que leurs relations perverses, elles les satisfont en général dans leurs rapports avec leurs enfants », qui jette un pont du manque-à-être mère à avoir

l'enfant – j'ai longtemps traqué « ma mère » en moi, pour nommer à mes frais dans ma langue les entours et quelques conséquences de son désarroi sans fond. C'est pourquoi je redoute que les figures des mères ancestrales, qui ont façonné notre goût et condensé nos peurs ne traversent, soudain, les murailles de papier que forment les livres où elles sont encloses, comme assignées à résidence et dépeintes. Je crains qu'elles ne traversent les écrans virtuels sur lesquels elles dansent comme des spectres pour nous combler d'horreur feinte, qu'elles ne renouent avec les bacchantes ou les amazones, comme l'histoire atteste que ces choses arrivent, pour prix de l'inertie du présent.

Je sais le prix du seul affect qui vaille, qu'Adèle Haenel n'ignore sûrement pas ; ce n'est pas la colère ni la honte, mais l'angoisse. Pour un peu je la diviniserai, je l'implorerais, je prierais : puisse l'angoisse être la boussole des marches *#metoo* qui se profilent, seul rempart à la curée innommable. Puisse le manque manquer assez pour que se maintienne et se fortifie le *nespace* où se tisse le fil de la parole, où se forment ses entrelacs freinant les passages à l'acte des justiciers.



Car enfin, ces hommes, ces coupables ne sont-ils pas des fils ? Et Polanski, cet homme aujourd'hui désigné à la vindicte publique, non par Adèle Haenel qui sait qu'un être humain ne peut attendre le pardon de personne, sinon de lui-même au terme d'un certain nombre de tours effectués sur soi, Roman Polanski qui signe aujourd'hui un *J'accuse*, qui sait qui il est ? *Chi lo sa ?* pour le dire dans la langue du diable amoureux auquel Lacan a emprunté son *Che vuoi ?*

Adèle Haenel a choisi de parler au moyen d'un média, forte de sa renommée conquise par son talent de comédienne, pour frayer la voie du témoignage à d'autres, plus modestes, moins protégés.

Une fois l'émission achevée, mes souvenirs rentrés dans les tiroirs où mon analyse m'a permis de les classer, ma question s'est formulée : comment dire que le trauma non seulement reste à jamais impartageable et injustifiable, sans auteur, mais qu'il recèle des forces aveugles et dont le déchaînement serait à son image, s'il en avait une ? Comment faire avec le trauma, d'une manière qui soit efficace et moins risquée ? Comment s'en affranchir, s'en racheter ? Comment séparer énonciation et dénonciation, silence et complicité ?

Il me semble, en tout cas, que personne ne peut plus se détourner de ce champ ouvert maintenant, ni s'en désolidariser, pour la part qui fait chacun se compter parmi ses semblables, la question du prochain restant la part *extime*, ce mixte irrésorbable d'excès et de défaut qui définit chacun comme une réponse en termes de jouissance, *en-forme* de sa responsabilité devant l'*à-venir*.

5 novembre 2019

À suivre prochainement dans Lacan Quotidien – inscrivez-vous [ici](#) pour le recevoir !



## **Un banquet, des femmes, des barils et le Coran**

**par Luc Garcia**

C'est peut-être une drôle de guerre, on dira plus exactement un banquet : la scène d'une table dilatée avec des produits qui déboulent à jet continu et des commis détendus qui se régalent, s'empiffrent, se débraillent, se tiennent mal et se désolent de constater leurs impuissances mêlées. Voilà sur quoi désormais la terre continue de tourner en matière de politiques intérieures ou étrangères.

Que se passe-t-il à l'heure où chacun n'a d'autre peur que celle d'une issue fatale dans des combats de rues, lorsque des chefs d'États menacent puis passent à autre chose, voire redoublent les milices qui se prévalent de revendications tueuses des libertés publiques ? Un vide, fatalement. On se moque bien de savoir si oui ou non la nature en a horreur, c'est un fait que les discours occupent toujours le terrain. Oui, mais comment ?

### **280 signes de politique**

Donald Trump est le premier président d'un État démocratique qui conduit sa politique étrangère avec pour quasi unique véhicule discursif, le tweet. Il en a fait une marque qui n'étonne plus. Le tweet trumpien se définit d'être exagéré, souvent faux ou approximatif, d'autres fois mensonger. Il suscite si tôt paru une avalanche de correctifs éducatifs. À ce titre, il sature l'espace médiatique. Il inverse la météo, il redéfinit les astres, il aplanit la terre, il corrige le soleil, il transforme le thé en café, bref il est magique et perce le mur du langage

dont il se joue. C'est un organe comme tel, l'électeur puise dans sa poche et va lire du Trump comme il vérifie l'état de ses mains après avoir fini sa vidange de voiture. Une croyance dans la dissolution d'une angoisse qu'il reconduit aussi bien.

Trump n'a pas intérêt ou ne peut tout simplement pas sortir un missile du garage puisqu'il tweete comme son cœur bat. Fabuleux mandat dans lequel chaque tweet est une rupture et une continuité en même temps. On évoque la sidération à chacune de ses sorties, mais plus exactement applaudir ou siffler, c'est du pareil au même. Rappelons-nous notre peur qu'un monsieur si approximatif dispose du feu nucléaire. En fait, c'est beaucoup plus grave que ça : demain matin, il peut donner le code nucléaire sur les réseaux sociaux devant son bol de céréales parce que la femme de chambre repart dans la cuisine pour réchauffer son bacon.



## Les signes

Il ouvre la bouche et agite ses pouces ou les fait agiter pour faire vivre l'organe de ses délibérations intérieures qui ne se distinguent pas d'une adresse extérieure. C'est là, dans cette fraction infinitésimale, qu'il existe un sujet Trump en proie avec ses interlocuteurs, se confondant avec eux, se séparant d'eux sans s'en distinguer. Cette zone floue dans laquelle nous pourrions dire avec Lacan que « ce que le sujet redoute quand il se représente l'autre, ce n'est pas essentiellement de dépendre de son caprice » (1). Trump se moque on ne peut mieux des caprices des dignitaires existants sous toutes leurs formes. Mais son activisme forcené (notamment paraît-il les matins) montre un lien de dépendance.

De la Corée du Nord en passant par Moscou via Riyad et le Yémen, parfois Téhéran ou d'autre fois l'Europe ou l'OTAN, Trump s'accommode en effet des menaces. Par contraste, Bush fils présentait au monde un teint blafard quand il apprenait que des avions fonçaient droit sur le Pentagone, assis dans une salle de classe de maternelle, regardant en altitude et semblant attendre manifestement que le faux-plafond lui tombe dessus. La donne Trump fait rupture. Continuons avec Lacan ; ce que le sujet redoute « c'est que l'autre ne marque ce caprice de signe » (2). Nous prendrons le signe pour ce qu'il n'est pas : il est hors la chaîne signifiante, mais il y participe à la fois. À l'organe twitter, répond l'organe missile balistique nord-coréen, l'organe prise d'otage iranienne sur le détroit d'Ormuz, l'appareil drone sur les installations saoudiennes de pétrole, répond encore, mais là une manche se joue serrée, chantage russe.

Pèle-mêle, Trump fit croire qu'il allait rayer de la carte l'économie Turque (3), qu'il allait ratatiner le dignitaire de la Corée du Nord qu'il appelle *rocket man*, l'homme-fusée (4), qu'il allait rayer de la carte l'Iran (5), qu'il allait rayer de la carte diplomatique l'OTAN (6), et cet homme prêt à rayer tout ce qui bouge ne raye finalement rien du tout. La relation de dépendance pourrait s'écrire avec Lacan : « Ces cas très remarquables où le sujet redoute la satisfaction de son désir se produisent plus souvent qu'à leur tour. C'est que cette satisfaction le fait désormais dépendre de l'autre qui va le satisfaire » (7). Rien de plus terrible pour Trump, président fantôme se retrouvant aux manettes de l'appareil qui en rêvait comme un enfant, que la disparition de cet agencement enfantin pour subsister, au prix duquel son armée n'interfère jamais, de fait. Il tweete comme le jeu du *For/Da* freudien. Poutine veille sur le landau.



Sur fond de signes sans cesse renouvelés, un fond est stable : le cours du pétrole. Fongible par excellence, le pétrole est la monnaie de singe du tweet trumpien.

Trump, le pétrole ; son sang aussi bien. Le fondement même de sa campagne électorale, son volet économique : tourner le dos à ceux qui tournent le dos aux énergies fossiles, retrouver les bases de la croissance avec les instruments éprouvés des cheminées qui crachent des polluants partout. Il est sorti de l'accord de Paris sur le climat, a refait tourner les centrales à charbon et les pick-up de jadis, éprouvant comme jamais ce partage compliqué aux États-Unis entre innovation et conservatisme industriel ; économiquement, le débat subsiste de savoir s'il a eu tort ou pas. Stratégiquement, peu nombreuses sont les voix qui s'élèvent pour le contester ; ce choix ne semble pas tant nuire que ça à la première économie du monde, qui a appris depuis longtemps à faire avec une inégalité salariale élevée au rang d'habitude constitutionnelle.

Plastronnent alors le nord-coréen, engoncé dans ses costumes trop petits, les yéménites et leurs armes manifestement plus à jour qu'on ne le croit, les saoudiens et leurs tueries dans leur ambassade à Ankara, les russes et leur réarmement au nord-syrien. S'il n'existe pas de menace, doivent subsister leurs signes. Trump ne fait pas la guerre : il tuerait autrement son monde organique qui le fait respirer, donc tweeter. Tant qu'il y a du pétrole, tout va. Subsiste alors un indéfectible reste à l'opération : la population kurde, visée par son angle utilitaire ; ainsi, de Dallas, Trump tweete : « ils ont besoin de se battre un peu. Comme deux gamins, on les laisse se bagarrer un peu, et puis on les sépare ». Le monde des enfants est commode pour lui ; juste quelques gamins qui se bagarrent dans une cour de récréation et meurent au loin. Mais jusqu'où alors ce « quelques » et ce « loin » peuvent-ils s'étendre pour Trump ?



### **Une descente aux abîmes**

14 septembre 2019, les installations de la compagnie nationale de pétrole saoudienne (il n'en existe de toute façon pas d'autre à Riyad) sont attaquées par les rebelles yéménites houthistes et ça fait mal : la moitié de la production saoudienne touchée, sur une planète arrosée par ledit pétrole jusque dans le moindre réservoir d'un tracteur de campagne, il y avait de quoi prendre peur devant l'expectative d'une hausse du prix du baril. Cette hausse aurait comblé d'aise les écologistes de la terre entière venus expliquer ensuite qu'il était l'heure de la voiture électrique au Lithium, ce minerais que des enfants chinois ramassent 500 mètres sous terre, loin derrière le périphérique.

La devise des rebelles yéménites est la suivante : « Dieu est le plus grand. Mort à l'Amérique, mort à Israël. Maudits soient les juifs. Victoire à l'Islam ». Le peuple yéménite souffre ; n'écoutant que sa bravoure, Trump, la nuit passée et le bacon réchauffé, réagit le lendemain, pendant qu'en France on s'agitait sur la candidature de Gaspar Ganzer, la fine fleur de la communication élyséenne sous François Hollande prêt à s'offrir pour conquérir Paris. Tweet de Trump : « Saudi Arabia oil supply was attacked. There is reason to believe that we know the culprit, are locked and loaded depending on verification, but are waiting to hear from the Kingdom as to who they believe was the cause of this attack, and under what terms we would proceed! » (8). En clair, on sait qui c'est, mais on va prendre un thermomètre pour savoir quand même ce que veulent les bombardés. Cette suspicion sur la nature des commanditaires a fait frémir quelques heures durant le monde qui s'imaginait voir arriver des F22, figure de proue de l'aviation américaine, dans le ciel de Téhéran. Mais la condition fixée de recueillir l'avis des saoudiens disait bien que les assaillants comptaient moins que le pétrole.



Le 13 octobre, Trump retire toutes les forces spéciales présentes dans le nord syrien après avoir menacé de détruire toute l'économie turque si Erdogan en venait aux armes. Le lendemain, la Turquie a parachevé son attaque du territoire kurde. La veille, Trump décide de réarmer l'Arabie Saoudite en envoyant 3000 hommes sur place, ne cachant pas tous les chèques que Riyad avait signé, tant et tant de marchandises ces derniers temps, un si bon client subitement méritait bien des égards. Car ce que Trump n'aime pas, ce sont les guerres sans fin comme il le répète souvent, il aime les soldats l'arme au pied et il se donne à commettre quelques dérapages parfaitement contrôlés. Le 12 octobre, les kurdes signaient des accords de protection avec Damas. L'affaire était entendue puisque le pétrole du nord syrien est entre de bonnes mains désormais. C'est-à-dire, des mains russes.

Personne ne trouvant son intérêt ni dans un effondrement du baril ni dans une envolée spectaculaire, le 14 octobre, Poutine était à Riyad, une première depuis toujours, un événement presque stupéfiant ; les agapes se sont bien passés, merci. Les commentateurs sceptiques ou ceux qui décidèrent de ne pas en faire mention avaient juste oublié que la Russie est membre associé de l'OPEP, organisation qui donne le La en matière pétrolière, connue pour ses grand-messes à Vienne deux fois l'an, où l'on se régale pendant trois jours afin de fixer la production qui nous conditionnera tous. Parlant du *Banquet*, Lacan rappelait qu'« En fin de compte, tout le processus d'élaboration du désir dans le langage, sa ramène et se rassemble dans la consommation d'un banquet » (9), pointant la question du besoin comme toujours servie au premier plan duquel chacun se servira en ses intérêts propres.

Le retrait américain et le retour de la Russie dans les affaires de pétrole a produit une conséquence : le baril est tout à fait stable. Tout cela pour ceci.



### **Une femme ukrainienne et le catch saoudien**

Rentrée tumultueuse, donc, afin de maintenir la stabilité pétrolière mondiale au prix évidemment de quelques arrangements. Le 21 septembre 2019, le *Wall Street Journal* raconte la demande de Trump au président ukrainien Zélinesky de lui fournir des informations concernant son opposant lors de la prochaine élection de novembre 2020, Joe Biden, visant à démontrer que son fils Hunter serait pris dans des affaires de corruption en Ukraine ; en même temps d'ailleurs qu'un directeur de la campagne précédente de Trump parti depuis en prison. Fidèle à son enthousiasme débordant, Trump finit par dire que l'Ukraine était un pays fantastique.

Mais pour cela, il prit un détour. Sans que personne ne s'y attende, il déclara d'un souffle : « Il y a quelques années, j'étais propriétaire du concours Miss Univers, et il y avait eu une gagnante ukrainienne, cela nous a permis de connaître vraiment bien le pays, sous toutes ses formes... » En vrai, aucune ukrainienne n'avait jamais gagné ce concours intergalactique (10). L'Ukraine, donc, le pays d'une femme qui n'existe pas. De quoi Trump avait-il donc besoin de se faire pardonner ? À quelle dépendance se vouait-il de nouveau ?

Cette irruption soudaine s'inscrit dans une logique. Poursuivons avec Lacan qui pointe qu'«Après que le bon sens a été contrarié par l'évolution perverse de la cité soumise à tous les tiraillements d'un processus dialectique, on en revient par l'intermédiaire des femmes, les seules qui sachent vraiment de quoi l'homme a besoin, à ce bon sens, et cela prend naturellement les formes les plus exubérantes » (11). La déclaration de Trump tout juste passée à la trappe de l'opinion, l'Arabie saoudite annonçait la tenue d'un match de catch féminin grâce auquel plusieurs ont conclu que décidément le régime était particulièrement novateur, et que la place des femmes changeait encore pour le meilleur.



### **Le prix socratique de la paix**

Parler des formes de l'Ukraine, donc engager son obscénité sur le devant de la scène, colore l'ensemble de quoi Trump est dépendant. Il flèche encore son aliénation au maître chanteur des lieux, Vladimir Poutine qui se confond parfois avec une posture socratique. « Il [Aristophane se moquant de Socrate] nous montre que toute sa belle dialectique sert à un vieillard pour satisfaire ses envies pour toutes sortes de trucs — échapper à ses créantiers, se faire donner de l'argent — [...] Il s'agit du retour du besoin sous sa forme la plus élémentaire » (12), précise Lacan, toujours à propos du *Banquet*. Le coup de maître de Poutine s'écrit : Trump est logiquement dépendant de lui.

Peu avant d'aller aux obsèques de son grand ami Chirac, auprès de qui, celui-ci retraité, il envoyait parfois son avion personnel à Paris pour le recevoir dans sa résidence de Sochi sur les bords de la Mer Noire pour des soirées mémorables et discrètes avec Gerard Schröder et Sylvio Berlusconi, Vladimir Poutine, le 16 septembre, était à Ankara pour un sommet auquel l'accompagnaient Rohani et Erdogan. Poutine cita la sourate 3 Al-Imran, verset 103 du Coran dont il lisait les lignes sur un papier posé devant lui et il dit ceci : « Je ne peux pas ne pas me souvenir des paroles du Coran : “Souvenez-vous de la miséricorde d'Allah. Allah a pacifié vos cœurs et a fait de vous des frères”. Vous êtes frères par sa miséricorde. Et ce qui sépare les gens et débouche sur des conflits doit passer à l'arrière-plan. Il faut préserver cette proximité spirituelle au premier plan et c'est le Coran qui dit qu'il faut rejeter toute violence pour protéger sa famille, son pays. Il faut que les autorités saoudiennes prennent leurs responsabilités et qu'elles suivent les préceptes du Coran. Mais elles peuvent aussi acheter des systèmes antiaériens à la Russie de la même manière que l'Iran l'a déjà fait en achetant les systèmes de missiles russes S-300, et de la même manière que la Turquie l'a déjà fait en achetant les systèmes de missiles russes S-400 ». « Mais il faut acheter le S-300 ou le S-400 ? », a demandé Rohani (13). Tout est en place pour continuer la diplomatie du tweet.

1 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre VI, *Le désir et son interprétation*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, La Martinière & Le Champ freudien, 2013, p. 129.

2 : *Ibid.* p. 129.

3 : à retrouver [ici](#)

4 : à retrouver [ici](#)

5 : à retrouver [ici](#)

6 : à retrouver [ici](#)

7 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre VI, *Le désir et son interprétation*, *op. cit.*, p. 129.

8 : à retrouver [ici](#)

9 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre V, *Les formations de l'inconscient*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1998, p. 134.

10 : à retrouver [ici](#)

11 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre V, *Les formations de l'inconscient*, *op. cit.*, p. 135.

12 : *Ibid.* p. 134.

13 : à retrouver [ici](#)



*Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur*

1, avenue de l'Observatoire, Paris 6<sup>e</sup> – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6<sup>e</sup> – [navarinediteur@gmail.com](mailto:navarinediteur@gmail.com)

*Directrice, éditrice responsable* : Eve Miller-Rose ([eve.navarin@gmail.com](mailto:eve.navarin@gmail.com)).

*Éditorialistes* : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

*Maquettiste* : Luc Garcia.

*Relectures* : Sylvie Goumet, Michèle Rivoire, Pascale Simonet, Anne Weinstein.

*Électronicien* : Nicolas Rose.

*Secrétariat* : Nathalie Marchaison.

*Secrétaire générale* : Carole Dewambrechies-La Sagna.

*Comité exécutif* : Jacques-Alain Miller, président ; Virginie Leblanc ; Eve Miller-Rose.

**pour accéder au site [LacanQuotidien.fr](http://LacanQuotidien.fr) CLIQUEZ ICI**